

ISABELLE MONNIN

Odette Froyard en trois façons

roman

nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

LES VIES EXTRAORDINAIRES D'EUGÈNE, Paris, Éditions JC Lattès, 2010

SECOND TOUR OU LES BONS SENTIMENTS, Paris, Éditions JC Lattès,
2012

DAFFODIL SILVER, Paris, Éditions JC Lattès, 2013

LES GENS DANS L'ENVELOPPE, roman, enquête, chansons, Paris, Éditions
JC Lattès, 2015 (prix Georges-Brassens); Le livre de poche, 2016

MISTRAL PERDU OU LES ÉVÉNEMENTS, roman, Paris, Éditions JC Lattès,
2017; Le livre de poche, 2019

ODETTE FROYARD EN TROIS FAÇONS

ISABELLE MONNIN

ODETTE FROYARD
EN TROIS FAÇONS

roman

nrf

GALLIMARD

Cet ouvrage a été écrit avec le soutien
de la région Île-de-France.



Sauf mention contraire, toutes les photographies
proviennent des archives familiales de l'autrice.

© Éditions Gallimard, 2024.

Aux habitants de mon enfance.

Elle était morte depuis près de trente ans lorsqu'elle réapparut soudain dans ma vie. Avant cela, elle avait été une défunte tout ce qu'il y a de plus calme, fidèle à la femme que nous avions connue, laissant en paix ceux qu'elle avait quittés au terme d'une vie dont ils disaient volontiers qu'elle avait été sans histoire.

Contrairement à mes fantômes familiers, je n'avais pas poursuivi de conversation avec elle. Nous n'avions pas de comptes à régler et sa disparition ne m'avait pas scandaleusement amputée, ça limitait les sujets de discussion.

Elle s'était éteinte un jour d'automne 1993, après une semaine d'hospitalisation durant laquelle on disait « elle attend Daniel pour s'en aller ». Daniel ne vint pas, elle cessa de l'attendre, ce qui revint à cesser de vivre. Ses proches l'accompagnèrent au cimetière de la petite ville où elle était née au milieu de la Première Guerre mondiale ; on la coucha sous une dalle en marbre rose. On prononça quelques mots, puis, très vite, on n'en parla plus.

Première partie

LA PHRÉATIQUE DES SOUVENIRS

Résurgences

Peut-être a-t-on besoin du silence du monde pour voir l'invisible.

Tout était éteint lorsqu'elle refit surface. J'affrontais alors un état intérieur qui s'appelle sans doute dépression. Envie de rien, difficulté à trouver une raison de me lever, sortir, travailler. Comme tout un chacun, j'avais déjà connu des périodes difficiles ; j'avais pleuré des journées entières et leurs nuits attachées, j'avais cru mourir d'angoisse, à chercher mon souffle dans des interstices paniqués, j'avais arpenté les cratères d'intolérables deuils. Cette fois, c'était différent. J'étais juste éteinte, et ce n'était pas particulièrement douloureux. Mon paysage intérieur s'était replié. Je m'effaçais. Parfois, je me postais devant la glace de la salle de bains et je ne m'y voyais plus. Ça m'était tombé dessus et quand j'avais la force de me regarder de l'extérieur (femme de presque cinquante ans, enfants sur le départ, carrière bien entamée), j'avais mollement conscience qu'il était dommage de s'éteindre déjà, que la vie serait longue encore et ennuyeuse puisqu'il n'y avait aucune raison que je sorte de cette torpeur, j'en étais convaincue (« convaincue », le terme est trop fort,

suggérant une volonté de défendre une idée, je n'étais convaincue de rien, disons pour être précise que je me foutais de tout).

Pour parfaire le tableau, la planète était assaillie par un minuscule virus qui semait un indescriptible affolement dans une époque déjà anxieuse, de banquise fondante, forêts en feu, fausses vérités et crispations identitaires. J'avais compris que pour protéger le petit pourcentage de personnes que ce virus menaçait, il était impératif de confiner l'ensemble de la population. Pour notre bien, l'État nous interdisait de sortir sous peine de sanctions et il n'était pas l'heure de débattre avec les contradictions. Il nous fallait nous calfeutrer et disparaître de l'espace public, pour une durée indéterminée. Nous étions sommés à l'invisibilité et réduits à la dimension domestique de nos existences, soumis à un ordre que nous devions maintenir sans en discuter les raisons. Le terrain était prêt pour elle, je ne le comprenais pas encore.

Ce fut comme une apparition, aussi improbable qu'une attestation dérogatoire de sortie que l'on devrait se donner à soi-même comme l'édicte la nouvelle règle française. Je n'avais aucun plaisir à promener mon atonie mais j'étais néanmoins capable de me forcer à le faire. C'était le cas ce jour-là. Le printemps était à mon image, fantomatique. C'était donc ça, la fin du monde. Un feu-trement mou, une asphyxie sans convulsion, la disparition indolente de tout. Les bruits de la ville avaient fui, je me demandais dans quel secret endroit du monde ils s'étaient réfugiés, imaginant des fêtes sous des tropiques exultant d'insouciance. On entendait les oiseaux, et le ciel déplaît un bleu d'une diaphanéité insoupçonnée. Mon kilomètre

de sortie autorisée couvrait les rues du quartier dans l'Est parisien où nous avons emménagé quelques jours avant le confinement. Je le découvrais en espace abandonné en urgence par ses habitants. Ils étaient partis sans ranger. Je pensais à Pompéi.

Les rares individus à s'aventurer à l'extérieur se croisaient en ombres pressées, cachant leur bouche dans leur col. On évitait de se parler et même de se regarder. L'esquive nous liait, le sentiment d'isolement était universel. Nous étions une foule disparue. Il était possible d'éprouver ce qu'est l'oxymore d'une mégalopole déserte. Seuls quelques magasins alimentaires étaient ouverts. Les gens patientaient devant leurs portes, semblant interpréter des photos vues dans les livres d'histoire (Allemagne de l'Est, Cuba, guerre). Entre les rideaux des commerces fermés, seuls les murs rappelaient que les lieux avaient été peuplés. Il y avait des peintures murales, des slogans politiques, survivance des manifestations de l'hiver précédent, des affiches, partout des mots. Ils attestaient d'un autrefois récent. D'un temps si proche mais déjà lointain où des personnes sortaient de chez elles et prenaient les murs : elles avaient quelque chose à dire.

FORTES ET FIÈRES.

NOUS SOMMES PUISSANTES.

CLAUDINE, 29^e VICTIME DE FÉMINICIDE DE 2020.

Depuis plusieurs mois, ces collages avaient envahi les façades. J'admirais les jeunes femmes qui avaient eu le courage nocturne de placarder les noms des martyres domestiques. Un pot de colle et quelques feuilles suffisaient. Le décompte des victimes d'assassinats conjugaux

sautait au visage, la masse faisait sens, et les prénoms rappelaient la singularité de chaque destin tabassé. Certaines rues avaient été rebaptisées des noms d'artistes insuffisamment honorées. Chantal Akerman, Colette Beleys, je les photographiais avec mon téléphone pour en garder la trace avant qu'elle ne s'efface. La ville fantôme appartenait à ces femmes. Elles avaient pris le pouvoir sans afféterie mais avec autorité, s'exhibant puisqu'on ne voulait pas les voir. Il suffisait d'investir l'espace public et d'écrire leurs noms pour que soient reconnues les victimes et célébrées les héroïnes.

Je ne le perçus pas immédiatement mais c'est à cet instant qu'Odette Froyard se glissa dans mon esprit. Un battement, de paupière ou de cœur, et elle fut là, c'est ainsi qu'opèrent les idées. D'abord furtives puis insistantes, certaines s'installent jusqu'à l'obsession. Nous n'en étions pas là la concernant, mais à la pensée vive, presque une piqure, qu'une injustice lui était faite : les colleuses honoraient d'autres vies que la sienne, et j'y vis soudain un mépris perpétué. Les vengeresses ignoraient Odette Froyard. Certes elle n'était pas morte sous les coups d'un homme violent, ni n'avait été une peintre ou une scientifique géniale. Elle avait eu la vie ordinaire d'une femme ordinaire de sa génération. Me poussaient des bourgeons de colère : le concept de femme puissante condamnait les autres à un silence penaud. Elle avait été une femme ordinaire en tout, une parmi les millions d'ordinaires qui ne sont ni héroïques ni suppliciées. Ce n'était pas une raison, au contraire. Je m'étais forgé avec le temps une conviction anxiolytique : toutes les vies méritaient d'être non seulement vécues mais distinguées. Il y avait de l'extraordinaire dans chaque destin, fût-il éphémère ou

apparemment sans relief. Odette Froyard n'avait aucune raison d'échapper à la règle, elle qui les respectait tant.

Que se passe-t-il lorsqu'il ne se passe rien d'autre que la vie qui passe ?

Existe-t-il des vies qui ne valent rien ?

J'embarquais désormais dans l'angle mort de mes pensées une passagère clandestine et une raison de me lever le matin. Je devais mettre en lumière une femme invisible à l'heure de mon propre effacement. Alors que j'avais passé trente ans sans penser à elle, cela devint soudain impératif. Il était question de réparation, elle m'incombait. Puisque Odette Froyard avait existé, elle méritait d'être considérée. Elle était considérable. Il y avait dans mes échafaudages la honte intériorisée de venir d'une femme qui avait endossé l'invisibilité comme identité, n'ayant pas su, voulu ou pu s'en libérer. Si je la laissais au silence de l'oubli, il y aurait aussi, et pour toujours, la honte de ne pas la raconter. Transgressant de peu les soixante minutes de promenade autorisée, je fourrai l'idée dans ma poche. Afficher son nom, venger les ordinaires.

Un puzzle sans modèle

À part un vase d'un marron douteux qui m'échut à sa mort, je n'avais rien gardé de matériel qui lui eût appartenu. Me restaient les souvenirs. Ils étaient là, quelque part dans ma boîte crânienne, rangés sous un mystérieux amas neuronal. Il fallait que j'en trouve le chemin d'accès. J'avais en mémoire un mille pièces, photo trop saturée du mont Saint-Michel, réussi à l'occasion d'une maladie infantile qui m'avait cloîtrée à la maison quelques jours, le plaisir étrange d'avoir réussi à transformer l'ennui en patience. À défaut de mont Saint-Michel, le confinement me donnait l'opportunité de reconstituer le portrait d'Odette Froyard. Le modèle était certes égaré depuis longtemps mais au moins pouvais-je en ramasser les pièces, je finirais peut-être par en trouver les coins. Cela supposait que je commence par rassembler ce que ma mémoire avait préservé d'elle. J'ouvris un document sur mon traitement de texte, que je remplirais au fil des réminiscences. Ce serait moins écrire qu'attraper au vol pour conserver. Elle figurait en arrière-plan de tous mes souvenirs d'enfance comme un élément du décor, sobre et discret, dans lequel nous évoluions. J'allais, avec un peu

d'attention, montrer que, bien que banale, sa vie n'en fut pas moins intéressante. Il suffisait de mettre en relief l'ordinaire. Je partis confiante : de l'ordinaire, j'en avais plein la mémoire.

Je l'avais connue de ma naissance à sa mort. L'espace-temps de notre relation était bien circonscrit. 1971-1993, vingt-deux ans durant lesquels, avec une régularité de chemin de fer, nous nous retrouvions chaque week-end et lors des congés. J'étais une de ses onze petits-enfants, elle était une de mes deux grands-mères, cela m'empêchait de l'envisager spontanément dans ses autres dimensions (fille, femme, amie, sœur, collègue, amante). Elle portait mon nom de famille mais m'était revenue en tête avec ce que l'on appelait son « nom de jeune fille », une identité sous laquelle je ne l'avais jamais connue. Elle avait cinquante-quatre ans lorsque je l'avais rencontrée, c'était l'âge d'être grand-mère alors. Penser à elle faisait monter dans ma poitrine une sensation indéfinissable de tendresse, de réconfort, la certitude d'être aimée dans cet endroit qu'elle constitua pour l'enfant approximative que je fus. Elle était une petite dame un peu ronde aux cheveux bouclés, courts et gris. Son visage doux portait des lunettes à fines montures métalliques. Elle habitait avec son mari un pavillon cubique, à la lisière d'un majestueux village de Haute-Saône où elle demeurait depuis toujours, et « demeurer », ce verbe d'immuabilité, semblait avoir été inventé pour elle que nous rejoignons le samedi après la classe. Le premier souvenir à se présenter à moi, ce plan-séquence mille fois rejoué, se tenait là, en haut du petit escalier en béton où elle semblait nous attendre depuis que nous l'avions quittée le dimanche précédent. Elle était comme sont les arbres, les ruisseaux, les champs, une présence rassurante

et évidente, semblable à toutes les choses qu'on ne nomme pas et qui font la sécurité du monde. Ces choses qui se disent au présent de l'impérissable.

Elle ouvre la porte au-dessus de l'escalier et une merveilleuse pérennité nous étreint. L'enfance se rassure à peu de frais. Il suffit qu'elle propose de passer à table, à l'occasion d'un repas sans surprise puisqu'il est immanquablement identique à celui des semaines précédentes et suivantes, pour dissiper les craintes indéfinies qui nous habitent. Nous n'aimons pas tant que ça la salade de betteraves rouges mais nous finirons nos assiettes. Puis arrivent le rôti de porc, ses haricots verts et son jus aux oignons pompeusement présenté dans une saucière. En dessert, ce sont des fraises, parfois délavées d'avoir été surgelées puisque les changements de saison n'altèrent pas le menu, un biscuit moelleux et une crème fouettée servie par une louche que nous pensons être en or quand elle n'est que plastique recouvert d'une pellicule dorée qui finira par se craqueler, révélant sa prosaïque vérité, pauvre métaphore de nos vies. Nous sommes assis autour de la table de la salle à manger, sur des chaises à dossiers hauts en Skaï rouge. Elle s'en lève sans cesse, cherche ou porte quelque chose à la cuisine attenante. Elle est le mouvement autour, le satellite de nos corps.

Les convives parlent – son mari singulièrement, qui prend volontiers des mines de conférencier –, elle fait. Sa présence dans nos vies se manifeste par une succession horlogère de gestes.

Il y a toujours quelque chose à faire

Odette Froyard est un être de verbes. C'est une façon qu'elle a de montrer son affection, tous ces verbes qu'elle conjugue. Elle met la table, apporte les plats, sert, remplit le broc, verse de l'eau dans nos verres, coupe le pain, ramasse une serviette, s'enquiert d'une cuillère manquante, chasse une mouche, ferme ou ouvre la fenêtre, débarrasse, change les assiettes, sert le dessert, propose une deuxième portion et, pendant que le café coule dans la cafetière précédemment préparée, noue un tablier à sa taille et s'attelle à la vaisselle dans son évier à deux bacs, un pour laver, l'autre pour rincer. Il arrive qu'on lui donne un coup de main pour sécher et ranger les assiettes mais le plus souvent elle a terminé avant qu'on songe à lui proposer de l'aide. Elle étend les torchons humides sur le radiateur de la cuisine, nettoie l'évier et la cuisinière avec une poudre sentant la Javel, aligne les couverts propres dans un tiroir, range les casseroles et poêles à leur place, met de l'ordre au frigo et la petite cuisine se tient prête pour que s'y rejoue la même partition, toujours la même, quelques heures plus tard (musique répétitive, Philip Glass). Le café est servi dans des tasses presque transparentes (Arcopal frappées d'oiseaux) qu'elle sort du buffet de la salle à manger. À partir de l'âge de dix ans, nous avons le droit d'y tremper des canards (morceaux attrapés avec une pince métallique), les cristaux de sucre se dissolvent sur la langue, crépitemment secret. Je fais le pari mental de les faire durer longtemps après qu'elle aura retiré lavé séché rangé les tasses. Elle nettoie la toile cirée, réajuste sous la table les chaises abandonnées, passe un coup de chiffon pour la poussière, sort du placard du couloir le Bissell, un balai mécanique muni de grosses roues en caoutchouc qui ramènent ingénieusement miettes et

poussières dans un réservoir qu'elle vide ensuite dans la poubelle. Quoique déjà âgée et campagnarde, elle est admirablement équipée en petit électroménager. Ça l'affuble d'une idée contre-intuitive de modernité. À chaque tâche correspond un appareil, dont on ne sait s'il suscite ou facilite la corvée. Ferait-elle des gaufres si elle n'avait pas de gaufrier? Cela lui arrive quelques fois par an, lors d'occasions qui semblent n'avoir d'autre objet que de nous mettre en joie (ou utiliser cet appareil?). Nous les recouvrons de sucre pour les dévorer encore tièdes, nos lèvres luisent de gourmandise. Elle a reçu le gaufrier en cadeau (Noël ou fête des Mères) et nous trouvons ça moderne tout en étant persuadés qu'elle aime ça, recevoir un gaufrier (ou un aspirateur de table) en cadeau, puisqu'elle s'en sert. Il va de soi que si elle est préposée aux tâches domestiques, c'est qu'elle les apprécie.

Une fois qu'elle aura remis la salle à manger en ordre, elle nous proposera un jeu, une partie de dames ou de petits chevaux, et ce sera notre moment préféré.

Souffler n'est pas jouer

La place des fantômes

Bien qu'élevée hors de toute croyance en une quelconque vie après la mort, des deuils précoces m'avaient appris à croire en mes fantômes. J'avais aménagé l'endroit où mes disparus continuaient de vivre : une clairière dans une forêt, un lieu de fiction vraie où je savais les retrouver. Je m'adressais à eux souvent, dans le secret de ma conversation intérieure, glissais une confidence ou une colère, une blague ou une chanson. Il arrivait qu'en rêves je perçoive leurs signes, ils me répondaient à leur manière, gazeuse. Leur fréquentation était bien plus qu'un chagrin : une consolation et un carburant pour transcender la cruauté de leur perte. Lors de ces semaines confinées, je ne les consultai pourtant pas. Je n'avais rien à dire, même à eux. Peut-être Odette Froyard profita-t-elle du vide pour s'inviter dans leur ronde. Mon esprit déserté était ouvert à tous les vents. Elle n'avait qu'à entrer. C'est ainsi qu'elle commença à me hanter.

Elle était morte deux fois. La première consista en une crise cardiaque brutale qui nous plongea dans l'affolement. On la conduisit à l'hôpital où les réanimateurs la ramenèrent à la vie. La seconde fut lente et définitive.

Pendant une semaine, elle attendit son fils Daniel dans un lit blanc. Des voisins étaient allés le prévenir : « Ta mère t'attend, elle espère un au revoir, un sourire, quelque chose, te voir avant de partir, ta mère t'attend. » Il n'alla pas lui dire au revoir. Elle se contenta de ceux qui étaient là, s'inquiéta un peu pour le veuf qu'elle laisserait, sa peau devint très fine sous les aiguilles des infirmières. Elle était fatiguée. Dans sa poitrine elle sentait durcir les années, presque quatre-vingts, qui avaient construit sa vie de femme. C'était comme des pierres, elles obstruaient un chemin.

Sa mort fut pour moi source d'une tristesse profonde mais acceptable, on peut dire ces choses a posteriori. Elle avait l'âge de mourir quand elle s'éteignit, j'avais celui d'embrasser ardemment ma vie de jeune femme pressée. Je n'étais pas scandalisée. J'avais tant d'autres choses à vivre. Elle avait pourtant constitué une figure essentielle de mon enfance, et je ne le réalisais que trois décennies après sa disparition, à l'occasion d'un confinement qui faisait vaciller mon monde. Petit îlot matériel où j'accrochais mon canoë chaque samedi, port tranquille dans une famille où l'on valorisait principalement la vie intellectuelle et abstraite de l'école, elle m'y avait appris des choses désuètes, bêcher, sarcler, cueillir, écosser, des verbes qui mobilisent les mains plus que la tête, broder, tricoter, pétrir, changer un bouton. Avec elle, et c'était un repos et une simplicité, il ne s'agissait pas de réussir, il n'y avait ni jugement ni évaluation, juste des choses à faire parce qu'elles devaient être faites. À l'heure où l'on s'interrogeait sur la nécessité de réapprendre à faire son pain, pousser ses légumes ou fabriquer ses vêtements, j'avais hélas tout oublié de son enseignement.

Je me figurais la mémoire comme un minerais souterrain à dégager à mains nues ; j'étais à l'entrée de la mine et je la savais profonde. C'était mon travail de l'explorer. Je m'y mettais dès le réveil, attendant devant l'ordinateur que cela vienne. Les souvenirs remontaient à la surface comme de minuscules bulles de gaz. J'en guettais patiemment la survenue pour les cueillir à l'instant de leur éclatement. Ils semblaient flotter dans les marges mentales et n'en émerger qu'avec l'espoir d'être sauvés, promeneurs désorientés loin du chemin principal, pâles et épuisés, ultimes rescapés d'un monde perdu. Ou bien en étaient-ils les ruines, les tout derniers fragments des toutes dernières ruines. Je les notais comme ils se présentaient, de façon éparse.

À part son alliance, elle ne porte aucun bijou. Elle reçoit des catalogues Phildar, qui présentent des modèles de tricot, avec des patrons (j'apprends que les mots se partagent plusieurs sens, ces patrons-là ne sont pas des chefs, on les aime bien). Elle les étudie comme une professionnelle, par devoir de ne pas être dépassée. Yves Rocher La Redoute Blancheporte Thiriet France Loisirs sont ses marques : elle range les catalogues dans le petit meuble à roulettes du salon. Elle les feuillète en portant régulièrement son index droit à sa bouche pour l'humecter, puis remplit scrupuleusement des bons de commande. Parfois il s'agit de gaines Playtex, dont on trouve le concept mystérieux. Le potager couvre tout le terrain derrière la maison ; à l'avant se trouvent d'imposants massifs de fleurs, dont elle s'occupe aussi. Elle ne s'allonge pas sur le canapé, je ne la vois jamais allongée (ou en tenue de nuit) d'ailleurs. Elle porte des pantoufles,

dont le glissement sur le sol produit un son à la fois désagréable et rassurant. Pour le jardin, elle enfila des sabots en plastique. Elle ne se plaint jamais, à peine des jambes.

Chaque souvenir en appelait un autre, aucun ne voyageant sans sa cohorte de doutes. Je passai des heures à tenter de me rappeler si elle disait « mes jambes me font souffrir » ou « je souffre des jambes », c'était une petite torture de ne pas retrouver avec certitude l'ordre précis de ses mots, comme si elle y avait caché l'exactitude de son être. Cela me frustrait. Il ne suffisait pas de vouloir se rappeler pour se souvenir.

Les premiers jours, je ne remontai ainsi de la mine que quelques pierres banales, *memoria povera*. J'aurais voulu être tunnelière, je n'étais que petite cuillère. Je notais tout, pour ne pas risquer de perdre quoi que ce soit de ce qui avait été. C'était ainsi depuis quelques années. Je m'étais mise un jour à conserver des petits riens, dessins des enfants, listes de courses, mots laissés sur la table, cailloux, billets de ferry. C'était un barrage intime, construit comme je l'avais pu contre l'inéluctable disparition des êtres. Rien ne me paraissait plus nécessaire que de garder les traces infraordinaires de nos existences. Pour retrouver celles d'Odette Froyard, je tentais de les appeler comme un berger hèle ses bêtes avant la tombée de la nuit, allez on rentre. Las, mes souvenirs étaient un indocile troupeau. Certains arrivaient, galopant en ordre dispersé, mais la plupart restaient enfouis dans la matière visqueuse de mes lobes cérébraux. J'avais beau me concentrer, ils n'en sortaient pas. Peut-être, à trop vouloir les convoquer, prenais-je le risque de les effrayer et de rentrer bredouille. J'essayai de les apprivoiser, feignant

ISABELLE MONNIN

Odette Froyard en trois façons

« Puisque Odette Froyard avait existé, elle méritait d'être considérée. Elle était considérable. Il y avait dans mes échafaudages la honte intériorisée de venir d'une femme qui avait endossé l'invisibilité comme identité, n'ayant pas su, voulu ou pu s'en libérer. Si je la laissais au silence de l'oubli, il y aurait aussi, et pour toujours, la honte de ne pas l'avoir racontée. »

Dans ce livre vibrant d'humanité, Isabelle Monnin retrace la vie minuscule d'Odette Froyard, sa grand-mère. Au fil des pages, les souvenirs cèdent la place à l'enquête puis à la fiction, pour restituer la destinée de cette femme en apparence sans histoire. De la ville de Gray pendant la Première Guerre mondiale aux camps de la mort, en passant par un mystérieux orphelinat franc-maçon dans les années 1930, *Odette Froyard en trois façons* offre une traversée du siècle et explore la part romanesque de toute existence.

Isabelle Monnin, romancière, est notamment l'autrice aux Éditions JC Lattès des Vies extraordinaires d'Eugène, des Gens dans l'enveloppe et de Mistral perdu.



Odette Froyard en trois façons **Isabelle Monnin**

Cette édition électronique du livre
Odette Froyard en trois façons d'Isabelle Monnin
a été réalisée le 5 décembre 2023
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072897795 - Numéro d'édition : 367492)
Code produit : U32793 - ISBN : 9782072897801
Numéro d'édition : 367493